

Éloge du défaitisme

Leipzig, juillet-août 1918

Initialement paru dans Die Friedens-Warte – Journal of International Peace and Organisation, qui est le plus ancien journal de langue allemande pour les questions de maintien de la paix et d'organisation internationale. Fondé en 1899 par l'Autrichien Alfred Hermann Fried (coréceptiendaire avec Tobias Asser en 1911 du prix Nobel de la paix), il continue de paraître aujourd'hui, suivant une périodicité trimestrielle (N.d.T.).

Les paroles, les vers, les livres, les tableaux, les protestations, les cris – nous le savons déjà tous, cela ne sert à rien. Sans quoi, voilà longtemps que le monde ne serait plus plongé dans le sang jusqu'à la taille. Seul, on est faible, seul, notre protestation est sans effet. Nous le sentons tous, il n'est qu'une planche de salut : la communauté.

Communauté de parole, communauté de volonté, union des millions de personnes qui considèrent la

poursuite de cette guerre comme un crime encore plus grand que son déclenchement. Communauté de ces millions réunis par un cri, par un acte, par une volonté. Mais ces êtres partageant une même conviction se trouvent séparés par un obstacle plus exclusif que le mur de la langue, que le fossé des frontières, un démon de Babel qui les égare : la politique. Quatre personnes peuvent difficilement se tenir autour d'une table sans que l'arrogance, l'impérialisme de leurs idées politiques ne viennent les retourner les uns contre les autres. C'est ainsi que l'on trouve, des deux côtés, mille groupes et groupuscules, collègues et associations, tous dispersés suivant une conception différente de l'hostilité à la guerre, tous impuissants, tous inoffensifs, parce que opposés les uns aux autres en même temps qu'à la folie du monde. Et tous, pourtant, nous n'imaginons, ne souhaitons, ne désirons qu'une seule chose : la communauté.

Nous avons besoin d'elle. Nous devons donc la trouver. Nul impératif individuel, qu'il soit d'ordre logique, moral ou éthique, n'est plus important que l'impératif du monde. Nous devons capituler les uns envers les autres afin de pouvoir fouler ensemble une seule et même grande tribune, celle de la volonté et de l'action. Nous devons chercher une large tribune (et non une tour d'ivoire), afin d'y trouver la place suffisante, afin qu'ainsi nous devenions masse et, ainsi, force. La seule force qui voue son énergie à détruire la domination de la force. Mais où trouver une telle tribune ? Où commence, où s'achève notre communauté ?

Notre communauté doit commencer dans l'humanité, dans l'humanité universelle, et c'est là aussi qu'elle doit s'achever. Cessons un instant, tous, de raisonner à partir d'États ou de conditions – de notre propre condition et de notre propre État ! Ne raisonnons plus qu'en partant de l'humanité, à hauteur d'homme, de l'homme des millions de fois multiplié, martyrisé, massacré, en nous abstenant de nommer ces masses multiples « Français », « Allemands » ou « Anglais ». Entrons dans la sphère de la communauté, celle qui ignore le mot « Alsace-Lorraine », le Trentin ou la Pologne, qui ignore la liberté des peuples ou des océans, puisqu'elle ne connaît que la liberté de l'individu de disposer de sa destinée ! Tâchons de rechercher notre fraternité au-delà de la politique, de penser en dehors de la géographie et de l'histoire – non, cessons même de raisonner. Contentons-nous de ressentir ! Notre possible communauté ne peut exister que dans le sentiment : sentiment que jamais encore, depuis qu'étoiles et soleil dominant ce monde dément, l'homme n'a été à ce point déshonoré. Et qu'à cette honte, il importe de mettre un terme. Entrons ensemble, quelle que soit la différence des solutions auxquelles chacun nous croyions, contentons-nous seulement de le faire ensemble. Non pour une éternité, mais pour le temps que durera cette guerre. Unissons-nous, au-delà de nos opinions politiques pour le moment, dans le sentiment de notre résistance. Afin que l'on puisse distinguer le grand nombre de ceux qui répugnent

à cette folie du petit nombre de ceux qui violentent le monde.

Nous avons besoin de la communauté. Besoin d'une tribune et besoin, pour nous qui voulons l'occuper, d'un nom. Ennemis de la guerre, amis de la paix – ces mots sont trop faibles. Pacifistes : le terme a été souillé et déshonoré par les lansquenets et les flibustiers de l'opinion. Qui donc, parmi ceux qui mènent aujourd'hui la guerre, n'est pas un ami de la paix ? Clemenceau veut la paix, Lloyd George aussi, je lis qu'un journal turc a proposé l'empereur Guillaume pour le prix Nobel de la paix, Barrès la veut également ainsi que Sonnino – chacun veut la paix, une paix bonne, forte, juste, durable ; tous, pour peu qu'on les écoute bien, sont des pacifistes passionnés. Et à la tribune du pacifisme, la veille du traité de paix – car ils ne manquent pas de flair –, ils se hâteront de dépêcher tous nos chers intellectuels, qui, depuis le début de la guerre, ont professé avec tant d'éloquence toutes les convictions à l'exception de la leur. Non – notre communauté, elle, n'a pas le droit d'être aussi complaisante.

Si nous voulons donner une juste signification, un sens passionné à notre éloge, à notre mobilisation, il nous faut choisir un mot d'ordre de combat derrière lequel les « sans-opinion » ne pourront se cacher. Seuls l'aversion, le risque et la résistance rendent l'éloge opérant. Faisons nôtre – comme le firent jadis les gueux – l'injure de nos ennemis, faisons notre fierté de ce qui est pour eux un outrage, de ce qu'ils méprisent, notre honneur : *prenons ouvertement le*

nom de défaitistes ! Montrons-nous unis dans le défaitisme ! Soyons capitulards ! Soyons défaitistes ! Siamo disfattisti !* Donnons à ce mot notre signification, la manière dont nous l'entendons, portons-le comme une arme, et levons-le haut, qu'il chatoie et respandisse contre l'ire de nos Siegfried nationaux !

Montrons-le ouvertement : notre idéal est le contraire du vôtre ! Nous sommes vos ennemis et vous êtes les nôtres ! L'étiquette dont nos détracteurs et nos héros nationaux nous affublent est pour nous une distinction et un honneur ! Ce qui est sacré à vos yeux, le sacrifice de l'homme, nous semble lamentable ; ce qui est sacré à nos yeux, la liberté de l'individu, est pour vous un crime ! Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que nous ne voulons ni victoire, ni défaite, nous sommes les ennemis de la victoire et les amis de l'abdication. Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que nous voyons davantage de grandeur dans la compassion et la réconciliation que dans le combat acharné ! Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que nous aimons l'homme, le fils éternel de Dieu, davantage que les identités terrestres des États. Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que nous n'avons nullement honte d'être les plus faibles dans le combat et d'avoir les canons les plus courts ; que nous ne cherchons pas la justice entre les fils de fer ni notre joie dans la mise en pièces de régiments ennemis. Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire qu'aucun renoncement, qu'il s'agisse de

* En français dans le texte.

Leipzig, juillet-août 1918

fierté, d'argent, d'honneur, de terre, ne nous semble vain si c'est pour que le sang sacré des hommes cesse d'être versé et que l'Europe puisse être délivrée de son supplice. Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que la politique n'est pas pour nous la première, mais la dernière des priorités, que la souffrance des hommes a plus d'importance que l'essor commercial des nations et que les froids monuments de la gloire. Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que vos jours de gloire sont pour nous la gangrène de l'histoire humaine.

Faisons-nous connaître ! Puissamment et ouvertement ! Et unissons-nous, de tous les pays, de toutes conditions, en matière politique, sociale, intellectuelle, dépassons notre sentiment individuel pour former une communauté !

Crions notre haine de la guerre en ces termes, au monde entier. Soyons les capitulards des temps de fer ! *Soyons défaitistes* ! Siamo disfattisti !*

* En français dans le texte.